

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleury, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



L'adoration des mages.

SONMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : L'adoration des Mages; Les fils de Darius. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : La forêt enchantée (*suite*); Les trois fripons. — VARIÉTÉS : Le bonnet de terre; Le cafier; Discretion.

RÉCITS HISTORIQUES.

L'ADORATION DES MAGES.

Peu de temps après que le Sauveur du monde eut reçu le jour à Bethléem, on vit arriver à Jérusalem des

mages (c'étaient, dit-on, des princes souverains) qui cherchaient le nouveau roi du peuple de Dieu. Ils disaient qu'ils avaient vu dans leur pays un astre annonçant la naissance de ce roi. A ces mots, toute la ville de Jérusalem fut émue.

Le roi Hérode, alors à Jéricho, où il se faisait traiter de la maladie dont il mourut, ayant appris ces nouvelles, fit venir les chefs des prêtres et les scribes pour leur demander en quel lieu le Christ devait naître.

Ils nommèrent Bethléem, qui se trouvait désigné dans les prédictions des prophètes.

Hérode dit alors aux mages d'aller trouver le nouveau roi, et, dès qu'ils l'auraient vu, de lui en donner avis, afin qu'il pût aller l'adorer à son tour.

Les mages partirent, et aussitôt l'étoile qu'ils avaient vue en Orient leur apparut encore, les conduisit à Bethléem, et s'arrêta au-dessus de l'endroit où était le Sauveur.

Ils y entrèrent, adorèrent Jésus, et lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

La nuit suivante, un ange les ayant avertis qu'Hérode voulait les faire périr, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

Hérode, voyant que les mages s'étaient retirés sans l'avoir averti, entra dans une violente colère, et, prenant au sens matériel la royauté promise au divin enfant, il craignit pour son pouvoir.

Afin de se débarrasser de ce redoutable adversaire, il envoya des soldats à Bethléem pour égorger, dans la ville et le pays environnant, tous les enfants mâles au-dessous de deux ans.

On vit alors s'accomplir ces paroles du prophète Jérémie :

« On a entendu dans Rama un bruit de plaintes et de gémissements. Rachel pleurait ses enfants, et ne voulait pas recevoir de consolation parce qu'ils ne sont plus. »

A. L.

LES FILS DE DARIUS.

Darius, en mourant, n'avait point désigné son successeur; et deux de ses fils, Artabazane et Xerxès, prétendirent à la couronne. Mais jamais on ne vit deux rivaux si unis, ni de dispute sur des intérêts aussi importants, terminée d'une manière plus douce et plus paisible.

Darius avait trois fils de sa première femme, tous trois nés avant qu'il eût été choisi pour roi; et quatre autres d'Atosse, fille de Cyrus, sa seconde femme, qui étaient nés depuis que le choix des principaux seigneurs de la Perse l'avait placé sur le trône. Artabazane était l'aîné des premiers et Xerxès des seconds.

Artabazane alléguait en sa faveur qu'étant l'aîné de tous ses frères, la coutume et la loi de toutes les nations lui adjugeaient la succession préférablement à tous les autres. Xerxès répliquait qu'il était fils de Darius par Atosse, fille de Cyrus, qui avait fondé l'empire des Perses, et qu'il était juste que la couronne de Cyrus appartint à un de ses descendants.

Démarrate, roi de Lacédémone, qui, après avoir été chassé injustement par ses concitoyens, vivait alors en exil à la cour de Perse, suggéra secrètement à Xerxès une autre raison : c'est qu'Artabazane était, à la vérité, le fils aîné de Darius, mais que lui, Xerxès, était le fils aîné du roi; qu'ainsi Artabazane, étant né lorsque son père n'était encore qu'homme privé, ne pouvait prétendre, par son droit d'ainesse, qu'à ses biens propres; au lieu que lui, Xerxès, étant le fils aîné non de Darius simple citoyen, mais de Darius roi, devait succéder à la couronne.

Enfin, les deux princes convinrent de prendre pour arbitre de leur différend, Artabane, leur oncle, et de s'en rapporter sans appel à son jugement.

Pendant tout le temps que dura cette contestation, les deux frères se donnèrent réciproquement toutes les marques d'une amitié véritablement fraternelle, se faisant des présents et allant dîner l'un chez l'autre.

« C'était là un spectacle bien digne d'admiration ! s'écrie l'historien Justin. Pendant que la plupart des frères se disputent, presque à main armée, un médiocre patrimoine, ceux-ci attendaient avec calme et modération un jugement qui devait décider de la possession d'un grand empire. »

Artabane ayant prononcé en faveur de Xerxès, dans le moment même son frère se prosterna devant lui, le reconnaissant pour son roi; puis, s'étant relevé, il le prit par la main et le fit asseoir sur le trône, montrant par cette conduite une grandeur d'âme véritablement royale et infiniment supérieure à toutes les grandeurs humaines.

Ce prompt acquiescement à une sentence si préjudiciable à ses intérêts n'était point l'effet d'une adroite politique qui sait dissimuler dans l'occasion et se faire honneur de ce qu'elle ne peut empêcher; c'était fidélité à la parole donnée et vraie affection pour un frère.

Artabazane demeura toujours attaché constamment aux intérêts de Xerxès; il servit toujours ce monarque avec zèle, et perdit la vie dans la bataille de Salamine, en combattant pour sa gloire.

L. D'A.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA FORÊT ENCHANTÉE.

VI. L'aire.

Il était nuit encore, les étoiles d'or scintillaient dans le sombre azur du ciel. Le phaéton galopait à travers les pierres et les rocs, par monts et par vaux, dans les steppes et dans les plaines désertes. Une bonne heure après, le ciel commença à prendre une teinte grisâtre, et tout à coup les torches de l'escorte s'éteignirent. Reinald se sentit violemment jeté à terre, sans savoir comment la chose s'était faite. Phaéton, chevaux et cavaliers, tout avait disparu; mais à la pâleur de l'aube il vit galoper entre ses pieds six noirs fourmis, qui traînaient une coquille de noix.

Il n'eut pas de peine alors à s'expliquer l'aventure. Aussi se garda-t-il bien d'écraser une seule de ces fourmis, et il attendit fort tranquillement le lever du soleil. En même temps, comme il se trouvait encore dans l'enceinte de la forêt merveilleuse, il résolut de chercher ses deux plus jeunes sœurs, pour les délivrer, ou du moins, s'il n'y devait pas réussir, pour leur rendre une visite.

Trois jours il erra dans la forêt, sans rien rencontrer d'extraordinaire. Il avait épuisé les derniers restes d'un pain au lait qu'il avait rapporté de la table de son beau-frère Albert l'Ours, lorsqu'il entendit dans l'air, au-dessus de sa tête, comme le bruit d'une barque qui fend les flots à pleines voiles. Il leva les yeux et aperçut un aigle à la puissante envergure, qui du haut de l'air s'abattait sur son aire, placée à la cime d'un des chênes les plus élevés. Charmé de cette découverte, Reinald se cacha dans un fourré voisin, et attendit que

l'aigle reprit son essor. Il attendit sept longues heures; enfin voilà l'aigle envolé. Reinald aussitôt de sortir de sa retraite et de crier d'une voix forte :

« Adélaïde, ma sœur chérie, si tu habites sur ce chêne élevé, réponds-moi; je suis Reinald, ton frère, qui te cherche, qui veut rompre l'enchantement dont tu es la victime. »

A peine avait-il fini de parler, qu'une douce voix de femme, qui semblait descendre des nues, répondit :

« Si tu es Reinald, sois le bienvenu auprès de ta sœur Adélaïde, et hâte-toi de grimper vers elle, pour embrasser une pauvre sœur inconsolable. »

Ravi de cette réponse, notre hardi chevalier, sans plus tarder, essaya de gravir contre l'arbre, mais efforts inutiles ! Trois fois il tenta d'embrasser le tronc du chêne ; ce tronc était beaucoup trop gros, et les branches les plus rapprochées beaucoup trop hautes pour qu'il pût les saisir.

Comme il rêvait au moyen de triompher de ces obstacles, une échelle de soie glissa du haut de l'arbre à terre, et à l'aide de cette échelle il eut bientôt atteint l'aire de l'aigle. C'était un nid spacieux et solide comme une plate-forme en charpente. Il y trouva sa sœur assise sous un dais, qu'un taffetas ciré protégeait contre les intempéries de l'air, et qui était à l'intérieur tout garni de satin rose.

Cette première entrevue fut fort tendre. Adélaïde, qui était au courant de ce qui se passait au château de son père, savait déjà que Reinald était son frère. Le prince Edgar l'Aigle, son époux, était soumis à l'enchantement par périodes hebdomadaires. Toutes les sept semaines il y en avait une où l'enchantement cessait. C'est dans ces intervalles de liberté que, pour lui faire plaisir, Edgar avait souvent visité, sans se faire connaître, le château du comte, et lui en avait rapporté d'exactes nouvelles de sa famille.

Après avoir dit tout cela à son frère, Adélaïde l'engagea à attendre auprès d'elle la plus prochaine délivrance d'Edgar; et bien que ce terme fût encore éloigné de six semaines pleines et entières, Reinald y consentit volontiers. Elle le fourra donc dans le creux d'un arbre, et chaque jour elle tirait pour lui du petit magasin à vivres qu'elle avait sous son sofa les provisions indispensables.

« Si tu tiens à la vie, lui dit-elle enfin en le quittant, évite le regard de l'aigle. S'il te voit dans son domaine, c'en est fait de toi; il t'arrachera les yeux et te dévorera le cœur, comme il a fait, pas plus tard qu'hier, à trois de tes serviteurs, qui te cherchaient de ce côté dans la forêt. »

Reinald frémit du sort de ses serviteurs, se promit bien, quant à lui, de se tenir sur ses gardes, et attendit patiemment six longues semaines dans son trou d'arbre. Il avait du moins le plaisir de causer avec sa sœur, toutes les fois que l'aigle prenait son essor hors de l'aire. Mais au bout de ce temps combien ne fut-il pas dédommagé de sa longue patience par sept jours de véritables délices !

Son beau-frère l'Aigle ne lui fit pas un accueil moins cordial que son beau-frère l'Ours. C'était encore un château magnifique, un brillant train de cour; chaque jour était un jour de fête, et le moment de l'enchantement ne revint que trop vite.

Le soir du septième jour, Edgar se sépara de son hôte avec les démonstrations de la plus tendre amitié; tou-

tefois il l'avertit de ne plus mettre le pied dans son domaine.

« Dois-je donc, dit Reinald avec une émotion chaleureuse, me séparer de vous pour jamais, mes bons amis ! N'est-il pas possible de rompre ce malheureux enchantement qui vous retient ici captifs ? J'aurais cent vies à perdre, que je les risquerais toutes pour en venir à bout. »

Edgar lui serra la main avec reconnaissance :

« Merci, noble jeune homme, merci de votre affectueuse amitié ! mais renoncez, de grâce, à une téméraire entreprise. Sans doute il est possible de rompre l'enchantement qui nous lie; mais vous ne devez pas, vous ne pouvez pas le tenter. Il y va de la vie pour qui l'essayerait sans réussir, et vous ne devez pas vous sacrifier pour nous. »

Ces paroles ne firent qu'exciter davantage l'ardeur de Reinald. Ses yeux étincelaient d'audace, et l'espoir du succès rayonnait sur ses joues animées. Il pressa Edgar de lui confier le secret à l'aide duquel l'enchantement pouvait être détruit; mais Edgar ne voulut pas, de crainte de compromettre les jours de son beau-frère.

« Tout ce que je puis vous apprendre, lui dit-il enfin, c'est qu'il vous faut trouver la *Clef des enchantements*, si vous voulez parvenir à nous délivrer. Si le ciel vous destine à être notre sauveur, les étoiles vous indiqueront le lieu où vous pourrez trouver cette clef mystérieuse; sinon, votre entreprise n'est que folie. »

Puis il tira de son portefeuille trois plumes d'aigle, qu'il donna au jeune homme.

« Si jamais, ajouta-t-il, vous avez besoin d'aide, frottez ces plumes vivement entre vos mains, et attendez le résultat. »

Et ils se séparèrent avec tous les signes de la plus sincère amitié.

Le maréchal du palais d'Edgar l'Aigle et les principaux serviteurs de ce prince accompagnèrent l'étranger, par une longue allée d'ifs et de pins, jusqu'à la porte à claire-voie qui servait de barrière au jardin, et il ne fut pas plutôt dehors qu'ils la refermèrent précipitamment et s'en revinrent en toute hâte, car l'heure fatale allait sonner.

VII. La maison de cristal.

Reinald se plaça sous un tilleul pour être témoin du prodige. Grâce à un superbe clair de lune, il voyait encore très-distinctement le château au-dessus de la cime des plus hauts arbres. Mais tout à coup, aux premières clartés de l'aube, il se sentit enveloppé d'un épais nuage, et quand le soleil levant l'eut dissipé, château, parc, porte à claire-voie, tout avait disparu, et il se trouva dans un affreux désert, sur la crête d'un rocher à pic, au bord d'un abîme sans fond.

Notre intrépide aventurier regarda tout autour de lui s'il ne trouverait pas un chemin pour descendre dans le vallon; et loin, bien loin, il aperçut un lac dont les eaux, transparentes comme un miroir, reluisaient aux rayons du soleil. Il marcha toute la journée avec une peine infinie à travers l'inextricable forêt; toutes ses pensées, tous ses efforts tendaient vers le lac, où il espérait trouver Bertha, sa troisième sœur; mais plus il avançait, plus le fourré devenait difficile à percer; plus de lac devant ses yeux, plus d'espérance de le revoir ! Enfin, au coucher du soleil, il revit briller sa surface argentée entre les arbres qui commençaient à

être moins serrés; mais il n'atteignit pas le bord avant la nuit tombante. Accablé de fatigue, il s'endormit au pied d'un arbre, et ne se réveilla que lorsque le soleil était déjà haut dans le ciel.

Le sommeil l'avait fortifié, avait rendu à ses membres leur souplesse et leur élasticité; aussi prit-il sa course avec une nouvelle ardeur; il erra longtemps sur le bord du lac, cherchant un moyen de parvenir jusqu'à sa sœur. En vain fit-il retentir plus d'une fois son cri d'appel :

« Bertha, sœur chérie, si tu habites dans ce lac, réponds-moi; je suis Reinald, ton frère, qui te cherche pour rompre l'enchantement qui te retient captive, et te tirer de ton humide prison. »

Rien ne lui répondit que l'écho aux mille voix de la forêt.

« O poissons! continua-t-il, lorsqu'il vit des troupes de truites nager vers le bord et s'approcher de lui, ô poissons! dites à votre maîtresse que son frère est ici, et cherche un moyen de la rencontrer. »

Et il émietta tout le pain qu'il trouva encore dans sa poche, et le jeta dans l'eau pour amorcer les poissons, afin de les décider à porter de ses nouvelles à sa sœur. Mais les truites happèrent avidement les miettes de pain, sans se soucier davantage de leur bienfaiteur.

Reinald vit bien alors qu'il ne gagnait rien à haranguer des poissons; aussi recourut-il à un autre expédient. Il était, en sa qualité de chevalier, habile à tous les exercices du corps, et savait nager comme un rat d'eau. Il eut donc bientôt pris sa résolution: se dépouillant de son armure, il ne garda que son épée et sa cotte de satin, et ne voyant point de barque dont il



A l'aide de cette échelle il atteignit bientôt l'aire de l'aigle. (Page 219, col. 1.)

pût se servir, comme son père avait fait autrefois, il s'élança hardiment à l'eau, pour joindre son redoutable beau-frère.

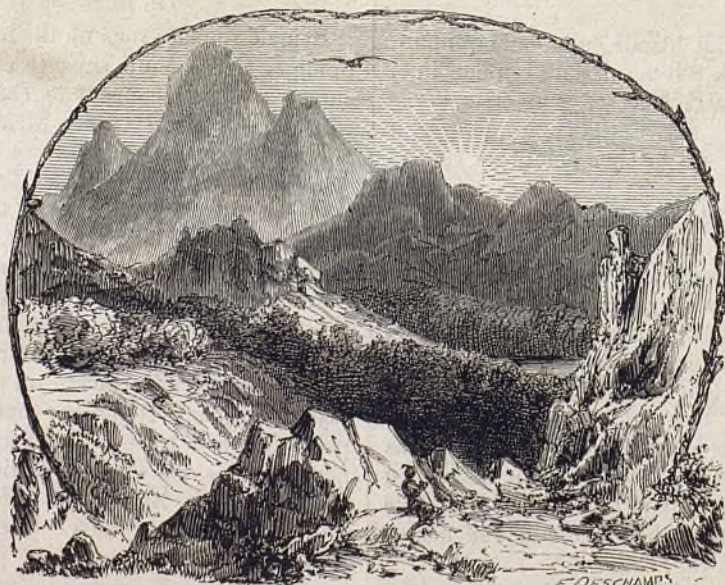
« Il ne m'avalerait pas, pensait-il, et il entendrait raison, comme avec mon père. »

Le voilà donc qui bat les flots des pieds et des mains, dans l'espoir d'attirer par ce bruit le monstre aquatique, et qui nage vaillamment jusqu'au milieu du lac.

Tant que ses forces le lui permirent, il continua d'avancer à travers l'humide élément, sans la moindre aventure. Mais, comme il commençait à se fatiguer, il regarda vers le rivage, et à peu de distance vit monter un sombre nuage, qui semblait sortir d'un bloc de glace. Il nage aussitôt de toutes ses forces dans cette direction pour examiner de plus près la chose, et il voit distinctement une courte colonne de cristal de roche, qui dominait le lac. De plus, cette colonne lui sembla creuse, car elle laissait échapper une légère fumée odorante, que le vent dispersait en petits nuages sur les eaux.

Notre hardi nageur soupçonna que ce pouvait bien être le tuyau de cheminée de l'habitation de sa sœur. Aussi n'hésita-t-il point à se glisser dedans.

Il avait bien conjecturé. Ce tuyau conduisait directement dans la cheminée de la chambre de Bertha, qui, en ce moment même, était en train de faire son chocolat à un petit feu de bois de sandal. En entendant du bruit dans la cheminée et en voyant un instant après paraître tout à coup deux pieds d'homme, la pauvre dame fut tellement saisie qu'elle renversa sa chocolatière, et tomba sans connaissance sur son



Il se trouva dans un affreux désert. (Page 219, col. 2.)

fauteuil. Remald la secoua jusqu'à ce qu'il l'eût fait revenir à elle, et elle ne fut pas plutôt remise, que d'une voix presque éteinte :

« Malheureux, dit-elle, qui que tu sois, comment as-tu osé pénétrer dans cette demeure ? Ne sais-tu pas qu'une telle témérité te coûtera infailliblement la vie ?

— Ne crains rien, dit le jeune homme, je suis ton frère, Reinald, qui sacrifierait cent fois sa vie pour délivrer sa sœur de l'enchantement dont elle est victime. »

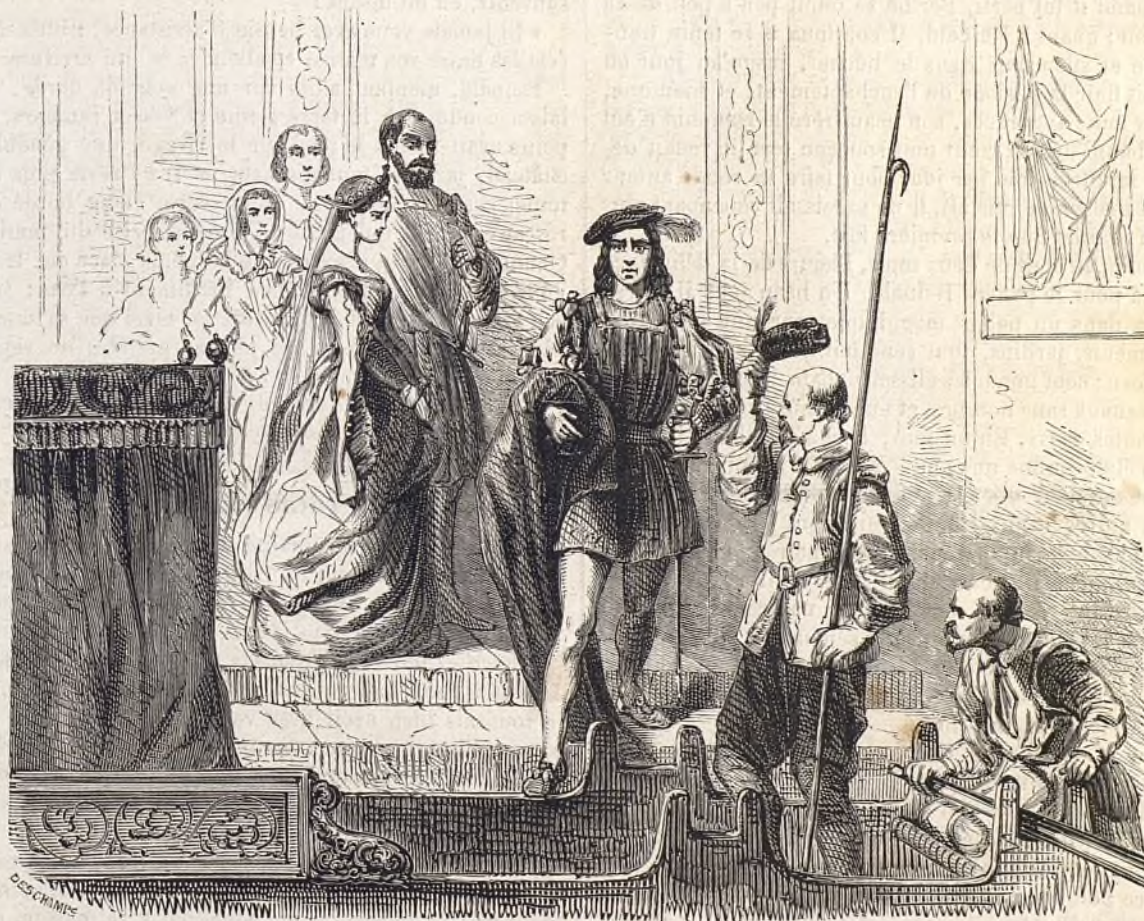
Bertha embrassa son frère tendrement, mais une peur involontaire la faisait trembler de tous ses membres.

Le prince Ufo le Dauphin, son époux, avait, comme Edgar l'Aigle, maintes fois visité le château de son beau-père dans le plus strict incognito, et elle avait

su par lui tout récemment que Reinald était parti à la recherche de ses sœurs. Souvent il avait déploré l'audacieuse entreprise du jeune chevalier.

« Si son beau-frère l'Ours ne le dévore pas, disait-il, si son beau-frère l'Aigle ne lui arrache pas les yeux, son beau-frère le Dauphin l'avalera, c'est sûr ; je crains fort de ne pouvoir résister à un sauvage instinct. Toi-même, mon amour, tu essayerais en vain de lui faire un rempart de tes bras ; je renverserais ton palais de cristal, qui s'abîmerait dans les flots, et ton malheureux frère deviendrait infailliblement ma proie ; car, tant que dure l'enchantement, notre demeure, tu le sais, est interdite à tout étranger. »

La belle Bertha ne dissimula rien de tout cela à son frère ; mais celui-ci lui répondit :



Reinald, montant alors sur une gondole dorée, se laisse conduire à terre par deux rameurs. (Page 222, col. 2.)

« Ne peux-tu pas me cacher aux yeux du monstre, comme l'ont fait tes sœurs, de manière que j'attende ici la fin de l'enchantement ?

— Hélas ! reprit-elle, comment te cacher ? Ne vois-tu pas que cette habitation est de cristal, et que tous les murs en sont transparents ?

— Mais il y a bien pourtant, reprit Reinald, quelque coin dans toute la maison où l'œil ne peut pas pénétrer. »

A force de penser et de réfléchir, il vint à l'idée de Bertha qu'elle pouvait cacher Reinald dans le bûcher. Le jeune homme accepta sans la moindre objection, mit à ranger le bois dans la chambre transparente le même art que le castor à bâtir son terrier, et se cacha dedans de son mieux. De son côté, la dame se hâta

d'aller au salon, où elle attendit que son époux le Dauphin arrivât près d'elle.

Pendant toute la période des enchantements, Ufo le Dauphin, privé de la douce compagnie de sa femme, ne pouvait que la venir voir tous les jours à travers les murs de cristal de son habitation.

A peine la belle Bertha était-elle entrée au salon, qu'un bruit lointain se fit entendre, et que l'eau moutonna contre le palais de cristal. C'était le Dauphin qui approchait. Arrivé devant l'appartement où se tenait sa femme, il aspire une énorme gorgée, qu'il rejette aussitôt de sa gueule béante ; et de ses yeux glauques il contemple sa chère épouse.

Bien que la bonne dame eût on ne peut plus à cœur d'affecter un air calme, la feinte était si peu dans ses

habitudes, toute ruse, toute hypocrisie lui était tellement étrangère, que son cœur battait vite et fort, et que ses lèvres et ses joues rougissaient et pâlisssent tour à tour.

En dépit de la stupidité de sa nature, le Dauphin fut pourtant assez habile physionomiste pour se douter, à de pareilles enseignes, de quelque supercherie : il fit donc une affreuse grimace et disparut comme un trait. Il tourna tant et tant autour du palais de cristal, que la pauvre Bertha, en sentant le palais trembler, crut qu'il allait être englouti. Cependant, malgré toutes ses recherches, le Dauphin n'avait rien trouvé qui fortifiât ses soupçons ; il revint donc plus tranquille, et par bonheur il avait tellement troublé l'eau avec tous ses sauts, qu'il ne put voir dans quel état Bertha se trouvait.

Quand il fut parti, Bertha se remit peu à peu de sa terreur ; quant à Reinald, il continua à se tenir tranquille et silencieux dans le bûcher, jusqu'au jour où devait finir la période de l'enchantement ; et bien que, selon toute apparence, son beau-frère le Dauphin n'eût pas banni de son cœur tout soupçon (car il venait depuis lors trois fois par jour pour faire sa ronde autour de la maison de cristal), il ne paraissait cependant plus aussi inquiet que la première fois.

Enfin, au bout de deux mois, l'heure de la délivrance sonna pour le pauvre Reinald. Un beau jour il se réveilla dans un palais magnifique, sur une petite île. Bâtiments, jardins, tout semblait nager sur la surface de l'eau ; cent gondoles glissaient dans tous les sens sur des canaux sans nombre, et une joyeuse activité régnait de toutes parts. En un mot, le château d'Ufo le Dauphin était comme une petite Venise. Le jeune chevalier y fut accueilli avec la même cordialité que chez ses deux autres beaux-frères. Seulement Ufo était soumis à l'enchantement par périodes lunaires ; chaque septième mois était pour lui un mois de liberté, pendant lequel tout rentrait dans l'ordre naturel. Reinald fit donc à cette cour un plus long séjour que dans les deux autres ; aussi fit-il plus ample connaissance avec Ufo qu'avec Albert et Edgar, et vécut-il avec lui sur le pied d'une plus grande intimité.

Tourmenté depuis longtemps du désir de connaître par quelle fatalité les trois princes étaient tombés sous les lois de ce terrible enchantement, il ne cessait de demander des renseignements à sa sœur Bertha ; mais elle ne pouvait le satisfaire ; et quant à Ufo, il observait sur ce point un silence obstiné. Reinald n'apprit donc pas ce qu'il désirait tant savoir. Cependant les jours fuyaient sur les ailes des vents, la lune émuossait peu à peu ses cornes d'argent, et arrondissait insensiblement sa face.

Un soir que les deux beaux-frères se promenaient dans le parc, Ufo avertit Reinald que le moment de la séparation approchait, et l'exhorta fort à retourner auprès de ses parents, qui étaient on ne peut plus inquiets de son sort.

« Votre mère, ajouta-t-il, est inconsolable, depuis qu'elle a appris qu'au lieu de vous diriger vers la Flandre, vous étiez allé courir les aventures dans la forêt enchantée. »

Reinald lui demanda alors s'il pourrait rencontrer encore bien des aventures dans la merveilleuse forêt :

« Une seule ! répondit Ufo. Vous pourriez chercher la *Clef des enchantements* et vaincre la puissante influence qui pèse sur nous : tant que durera cette in-

fluence, les trois princes, vos beaux-frères, ne sauraient espérer leur délivrance. Mais, continua-t-il du ton le plus affectueux, suivez un bon conseil, jeune homme ! Rendez grâces aux puissances célestes et à la protection des dames, vos sœurs, de ce que votre audacieuse entreprise ne vous a pas encore coûté la vie. Contentez-vous de la gloire que vous avez acquise ; partez, et dites à vos parents tout ce que vous avez vu et entendu ; enfin, par votre retour, rendez à votre bonne mère le repos et la vie. »

Reinald promit tout ce que désirait son beau-frère, mais avec l'idée bien arrêtée de n'en faire qu'à sa tête. Ufo n'eut pas de peine à deviner la disposition d'esprit du jeune homme ; il tira donc de son portefeuille trois écailles de poisson, qu'il lui remit comme souvenir, en lui disant :

« Si jamais vous avez besoin d'assistance, frottez ces écailles entre vos mains, et attendez ce qui arrivera. »

Reinald, montant alors sur une gondole dorée, se laissa conduire à la terre ferme par deux rameurs. A peine avait-il mis le pied sur le rivage, que gondole, château, jardins, tout disparut, et il ne resta plus de toutes ces magnificences qu'un vaste étang bordé de roseaux élevés, qu'agitait la fraîche brise du matin. Quant à lui, il se retrouvait à la même place où, trois mois avant, il s'était élancé hardiment à l'eau ; son écu et son armure étaient encore là, ainsi que sa lance. Mais il se promit bien de ne pas prendre de repos qu'il n'eût dans la main la *Clef des enchantements*.

Traduit de l'allemand de MUSÆUS, par M. MATERNE.

(La fin au prochain numéro.)

LES TROIS FRIPONS.

Lorsque j'étais, en qualité de page, au service du duc d'Ossuna, vice-roi de Sicile, dont je devins plus tard le secrétaire, un jeune bourgeois de Palerme, m'abordant un jour dans la rue, me dit d'un air triste :

« Excusez-moi si je prends la liberté de vous arrêter. Je vois à votre habit que vous êtes page du vice-roi, et je voudrais bien avoir avec vous un quart d'heure de conversation, pour vous communiquer une affaire très-importante. Si vous êtes bien aise de trouver l'occasion d'obliger un honnête homme, je vous prie de prendre la peine de me suivre. »

Je lui répondis qu'il ne pouvait s'adresser à une personne plus disposée que je ne l'étais à faire plaisir à mon prochain. Là-dessus, il me conduisit à sa maison, qui me parut celle d'un homme aisé. Il m'introduisit dans une chambre où il y avait un vieillard alité.

« Seigneur page, me dit-il en me le montrant, vous voyez mon père dans un état digne de votre compassion. Il est tombé malade de chagrin d'avoir été trompé par un marchand qui lui a enlevé un dépôt de dix mille écus. Nous sommes ruinés de fond en comble si nous ne trouvons quelqu'un qui ait le crédit d'engager le vice-roi à vouloir connaître de cette affaire.

— Vous savez bien, lui répondis-je, que le vice-roi est d'un accès facile ; qu'il est doux, affable, et qu'il écoute patiemment les plaintes qu'on lui fait. Cependant, quoique vous n'ayez pas besoin de recommandation auprès de lui, je vous offre mes bons offices. Je suis peut-être celui de ses pages qu'il aime le mieux. Instruisez-moi de votre affaire, et j'espère vous faire rendre justice par Son Excellence. »

A ces mots, le père et le fils me remercièrent de ma bonne volonté, et finirent leurs compliments par une promesse de deux cents pistoles.

« Doucement, messieurs, leur dis-je alors, apprenez qu'il est défendu à toutes les personnes de la maison du vice-roi de recevoir le moindre présent de ceux qui leur auront quelque obligation, et cela sous peine d'être chassés immédiatement.

— Cette défense est trop rigoureuse, s'écria le vieillard. Comment donc pourrai-je vous marquer que je ne suis point un ingrat ! Il est mortifiant de ne pouvoir payer que par la reconnaissance les services qu'on nous a rendus.

— Un honnête homme n'en demande pas davantage, lui répliquai-je fièrement. Laissons là, je vous prie, les discours superflus, et racontez-moi la tromperie qui vous a été faite. »

Alors le vieux bourgeois me fit le récit suivant :

« Je m'appelle Giannetino. Je suis fils d'un avocat qui mourut plus pauvre que riche, après avoir bien travaillé toute sa vie : ce qu'il faut attribuer au désintéressement excessif et à la scrupuleuse intégrité dont il se piquait. Après sa mort, j'eus le bonheur d'épouser une veuve qui m'apporta douze mille écus en mariage. De sorte qu'ayant joint ma petite fortune à la sienne, je me vis en état d'être compté parmi les habitants aisés de Palerme. J'ai la réputation de n'être pas mal dans mes affaires; mais on va me regarder comme un des plus misérables citoyens, et je le serai, en effet, si je perds le procès qu'on m'intente aujourd'hui et dont voici le sujet.

« Il y a six mois que Charles Azarini, Pierre Scannati et Jérôme Avellino, tous trois marchands et amis, vinrent ici avec un notaire, et chargés d'une somme de dix mille écus en or.

« Nous vous avons choisi, me dirent-ils, pour dépositaire de cet argent que nous voulons mettre sur un vaisseau quand nous en trouverons l'occasion. En attendant, nous vous prions de le garder et de nous promettre par écrit que vous ne le délivrerez à aucun de nous trois qu'en présence des deux autres. »

« Je m'y engageai par un acte que le notaire dressa, et que nous signâmes tous. Je conservai soigneusement le dépôt pour le rendre aux trois associés lorsqu'ils me le demanderaient; mais ces jours passés, Jérôme Avellino vint la nuit frapper à ma porte. On lui ouvrit. Il entra dans ma chambre d'un air agité :

« Seigneur Giannetino, me dit-il, si je trouble votre repos, vous devez me pardonner cette liberté à cause de l'importance de l'affaire qui m'y oblige. Nous avons appris, mes deux associés et moi, qu'il doit incessamment arriver à Messine un bâtiment génois chargé de marchandises rares, sur lesquelles il y a pour nous beaucoup à gagner si nous usons d'une grande diligence. Nous avons résolu d'y employer les dix mille écus que vous avez à nous. Hâtez-vous, s'il vous plaît, de me les remettre. Mon cheval est à la porte. Je brûle d'impatience d'être à Messine.

« — Seigneur Avellino, lui répondis-je, vous avez apparemment oublié que je ne puis me dessaisir...

« — Eh ! non ! non ! interrompit-il, je me souviens fort bien qu'il est marqué dans l'acte que vous ne rendrez l'argent qu'aux trois associés présents; mais Azarini et Scannati sont malades; ils n'ont pu venir avec moi chez vous; ils vous conjurent avec moi de n'avoir

point d'égard à cette condition, et de me livrer les espèces sur-le-champ, les moments étant précieux. Vous n'avez rien à craindre, je suis honnête homme; je ne crois pas que vous vouliez, par une défiance injurieuse à notre amitié, nous faire perdre une si bonne occasion; dépêchez-vous donc, ajouta-t-il, je meurs de peur d'arriver trop tard à Messine. »

« Le ciel qui, sans doute, m'inspirait secrètement, me fit longtemps balancer; mais Avellino, le fripon d'Avellino, me supplia, me pressa, me tourmenta, de sorte qu'il vint à bout de ma résistance. J'eus la faiblesse de lui remettre le dépôt, qu'il emporta. »

Le vieillard, en achevant ces paroles, qui lui rappelaient son imprudence, ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. J'en fus attendri.

« Ne vous affligez pas, lui dis-je pour le consoler; M. le duc a les bras longs; Avellino aura bien de la peine à lui échapper.

— Avellino, dit alors le fils du vieux bourgeois, est bien loin d'ici présentement; et, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'Azarini et Scannati n'ont pas plutôt su la friponnerie de leur associé, qu'ils sont venus fondre sur mon père, auquel ils demandent l'argent qu'ils lui ont confié. Cette affaire sera jugée dans deux jours, et, selon toute apparence, les juges le condamneront à payer dix mille écus aux demandeurs.

— Cela n'est pas encore décidé, m'écriai-je; et je ne doute pas que le vice-roi, étant informé, comme il le sera dès ce jour, de toutes les circonstances de ce procès, ne veuille le juger lui-même. »

Je fis effectivement un fidèle rapport de tout à Son Excellence, qui me dit, après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention, et riant de sa pensée :

« Ce sont trois fripons qui s'entendent et qui veulent partager ensemble les dépouilles de Giannetino; je rendrai là-dessus un jugement qui fera du bruit dans le monde. »

Dès le lendemain, il manda les parties, qui parurent devant lui. Il ordonne aux demandeurs de parler les premiers; et, quand ils eurent plaidé leur cause, il s'adressa au défendeur :

« Giannetino, lui dit-il, qu'avez-vous à répondre ? Reconnaissez-vous que les trois associés vous ont remis un dépôt, et que ce dépôt, vous ne deviez le rendre que quand ils reviendraient tous trois ensemble le redemander ?

— Hélas ! oui, seigneur, répondit Giannetino.

— Eh bien ! dit le duc, vous tiendrez la promesse que vous avez faite, et vous rendrez la somme à ces trois honnêtes gens quand ils viendront tous trois ensemble vous la redemander. »

Puis s'adressant à Azarini et à Scannati :

« Faites revenir Avellino à Palerme et présentez-vous chez Giannetino tous trois ensemble : il exécutera la convention. »

Ainsi, les trois fripons (car les deux demandeurs s'entendaient avec Avellino pour voler l'honnête dépositaire) furent déçus dans leur attente et couverts de honte. X.

VARIÉTÉS.

LE BONNET DE TERRE.

On prétend que dans le Mono-Emugi, contrée d'Afrique, quand un garçon est parvenu à l'âge de sept

ans, on lui aplatit sur la tête un morceau de terre en forme de calotte. A mesure qu'elle se sèche et que l'enfant grandit, on met d'autre terre sur la première, et cette espèce de bonnet pèse quelquefois jusqu'à huit ou dix livres. On ne peut le quitter ni la nuit ni le jour, qu'on n'ait tué ou un ennemi dans un combat, ou un animal féroce à la chasse.

Des usages si extraordinaires, si incroyables, si absurdes existent-ils réellement? Il est probable que ce sont des contes, adoptés par la crédulité de quelque voyageur.

Z.

LE CAFIER.

On attribue la découverte du cafier à un chevrier arabe.

Cet homme remarqua que ses chèvres manifestaient une vivacité extraordinaire quand elles avaient mangé

des graines d'un certain arbrisseau que jusque-là personne n'avait remarqué.

Il fit part de son observation au supérieur d'un couvent mahométan, qui se plaignait que ses moines étaient toujours endormis pendant les prières du soir.

Le supérieur imagina de faire bouillir ces graines dans l'eau, et de faire boire cette décoction à ses moines.

Le breuvage produisit son effet; les moines se trouvèrent fort éveillés pendant les plus longues prières.

Tout l'Orient adopta l'usage du café, qui se répandit bientôt en Europe.

Mais l'Arabie seule produisait ce précieux arbuste.

Un jeune enseigne de la marine, nommé Desclieux, qui devint ensuite lieutenant général des armées navales, conçut l'idée d'enrichir de cette production précieuse notre colonie, l'île de la Guadeloupe, où il était



Desclieux sauve les plants de café destinés à la Guadeloupe. (Page 224.)

né. On lui confia deux jeunes cafiers que l'on conservait, à Paris, dans une serre du Jardin des Plantes.

Il s'embarqua avec ce dépôt, dont il prit le plus grand soin pendant la traversée. Mais le voyage fut bien plus long qu'on ne l'avait prévu; l'eau devint très-rare à bord, et l'on n'en donna plus à chaque personne qu'un verre par jour.

Desclieux, exposant sa santé et même sa vie pour rendre service à son pays, buvait à peine chaque jour le quart de sa ration d'eau, et réservait le reste pour arroser ses jeunes arbustes. Par sa persévérance dans ce généreux sacrifice, il parvint à les sauver.

De ces deux plants est provenue l'innombrable quantité de cafiers que l'on cultive dans les Antilles françaises et dans le reste de l'Amérique.

Ainsi, le dévouement de Desclieux a doté nos colonies d'une source intarissable de richesses.

Les colons de la Guadeloupe et de la Martinique, enrichis par cette mesure, votèrent à Desclieux, par souscription, une somme très-considérable; il refusa de l'accepter, et voulut qu'on la consacrat à des œuvres de charité.

T. H. B.

DISCRÉTION.

Les Athéniens ayant intercepté un paquet de lettres que Philippe, roi de Macédoine, leur ennemi, écrivait à ses lieutenants et à ses ministres, elles furent ouvertes en présence du sénat. Mais ayant trouvé, parmi les autres, une lettre que ce prince adressait à la reine Olympias, son épouse, les Athéniens ne voulurent pas qu'on en prit connaissance et l'envoyèrent toute cachetée à cette princesse; ils pensaient avec raison qu'une correspondance de famille doit être sacrée, même pour des ennemis.

D.